



LALALANGUE PRENEZ ET MANGEZ-EN TOUS

—
UNE REVUE FAMILIALE



CONTACT

Frédérique Voruz
06.21.27.17.75
fdrvoruz@gmail.com
compagnie.aletheia@gmail.com

conception graphique & illustrations Justine Jacquot-H
photos Antoine Agoudjian

DOSSIER DE CRÉATION

DE ET PAR FRÉDÉRIQUE VORUZ
SOUS LE REGARD BIENVEILLANT
DE SIMON ABKARIAN





LALALANGUE PRENEZ ET MANGEZ-EN TOUS

—
UNE REVUE FAMILIALE

DOSSIER DE CRÉATION

DE ET PAR FRÉDÉRIQUE VORUZ

SOUS LE REGARD BIENVEILLANT
DE SIMON ABKARIAN

Cette histoire est à elle seule un mythe.

Elle est singulière, mais universelle.

Tragique, mais hilarante.

Elle raconte comment une enfant s'est protégée de la folie maternelle, les stratégies qu'elle a mises en oeuvre pour tenir jusqu'à sa majorité et sa rébellion pour se construire un idéal. L'humour comme arme, la création comme solution. Elle raconte l'histoire d'une survie en milieu hostile.

Les personnages sont fous, violents, désopilants, extraordinaires.

« C'EST SUFFOCANT. "LALALANGUE" EST
UNE CONFESSION HÉROÏQUE. »
ARIANE MNOUCHKINE



Ça pourrait être un conte, une histoire pour faire peur aux enfants désobéissants qui ont pourtant des parents formidables, exemplaires...

Ça pourrait être une enquête autour d'un fait divers étalé sur 20 ans, la maltraitance éducative d'une fratrie biberonnée aux névroses parentales.

Ça pourrait être une tragédie, avec la fatalité du destin qui s'abat sur une famille sous le regard indifférent de leur Jésus-Christ miséricordieux...

Et c'est le témoignage du petit Poucet devenue femme, qui nous tord de rire en racontant l'enfance dans l'ancre de l'unijambiste et de l'homme qui parle aux arbres, c'est à dire une mère devenue mythologique par son infirmité, son langage articulé de valeurs chrétiennes, sa perversité menaçante... et un père doux-dingue monstrueusement absent.

Cela fait un incroyable récit mené tambour battant, sans pathos mais dessiné d'un humour ravageur par celle devenue actrice sous le regard des autres. On suppose une méthodique observation issue de la tendre enfance pour résister à la méthodique démolition.

CAMILLE GRANDVILLE-DIQUESNE,
COMÉDIENNE



NOTE D'INTENTION

LALALANGUE - PRENEZ ET MANGEZ-EN TOUS
est une histoire de famille.

La « Lalalangue » est en psychanalyse Lacanienne le nom donné au dictionnaire familial. Cet ensemble de mots qui ne veulent dire quelque chose que pour une famille donnée. Dans ce texte donc il sera aussi question du langage, du poids des mots comme fiction qui devient réalité. Lacan dit «Les paroles restent, les écrits ne restent pas. »

L'histoire de Lalalangue est avant tout l'histoire d'une mère. Du corps d'une mère. Un corps unijambiste, cette mère ayant perdu sa jambe gauche lors d'un accident dans les Calanques de Marseille, et qui dit sur son lit d'hôpital : «Je me vengerai sur les enfants ».



« Il y a toujours quelque chose à résoudre dans les liens de la famille, comme si il y avait là quelque chose à comprendre, comme si il y résidait toujours un problème non résolu dont la solution est à chercher dans ce que la famille a de caché. »

Selon Jacques-Alain Miller, on pourrait dire que famille = traumatisme.

La famille est unie par un secret, un non-dit. Quel est ce secret ? C'est un désir non-dit. Le secret de la jouissance maternelle.

La puissance des mères est bien réelle, visible : sans elle, ou un substitut, l'enfant est promis à la mort.





C'est à la perception de cette toute puissance que l'on doit, dans les contes de fées, le personnage mythique de l'ogre, mangeur de petits enfants.

Et la jubilation de l'enfant, lorsque lui est racontée cette histoire terrifiante, est un reflet de sa terreur d'être mangé, absorbé, de disparaître au sein de la mère : illustration de la puissance, de la séduction qu'elle exerce, de la nécessité de parer au danger qu'elle représente potentiellement pour son enfant.

Le monde maternel est pour l'enfant le monde tout court, le seul dont il ait des perceptions directes. Mais pour que l'enfant trouve sa place dans le monde, il faut qu'il soit exclu du monde maternel, exactement comme il a dû être chassé du paradis utérin pour exister. Pour cela il faut que la Mère le considère comme un être distinct d'elle-même, dont elle est manquante, il faut qu'elle accepte qu'il soit un autre, hors d'elle.

Mais ceci peut ne pas se produire : l'enfant, bien que détaché physiquement, n'est pas considéré par la mère comme un autre, il n'a pas plus de présence pour elle que son bras ou sa jambe, il continue de faire partie d'elle-même.





Une mère qui considérait ses enfants, chiens, et autres objets vivants comme faisant partie d'elle, comme des extensions de son corps. Son corps composé de deux parties : l'une permanente et l'autre substituable.

Une mère qui s'est réfugiée dans une jouissance catholique de martyre, qui aimait à se priver de tout, emmenait ses filles visiter les clochards et disait que Dieu nous regardait d'en haut en permanence.

Dieu nous a à l'oeil !

Une mère qui hait ses filles, voulait des garçons.





Un père absent, écrasé par la culpabilité de l'accident car premier de cordée, qui s'est réfugié dans le non-dialogue et s'est dédié au piano et à l'orgue.

Une petite fille, prise dans les rets de la folie de ses parents. De sa mère qui croyait avoir tous les droits sur elle et qui tente d'apporter une dose de rêve à son réel.

Qui s'évade en se racontant des histoires, rêve de se faire kidnapper par Leonardo Di Caprio, se cache sous la douche pour que « Jésus ne voit pas sa zézette ».



Et une voix. Une voix homérique, celle de la psychanalyste à laquelle la petite fille doit son salut. La voix qui a su se faire douce quand il le fallait et qui l'a raccrochée à la vie.

Qui a une volonté subversive, irrévérencieuse, puissante de vivre !





La scénographie est épurée : une chaise, un appareil à diapositives. Les photos de famille ponctuent le récit. Ceci permet de garder le spectateur dans une sensation d'intimité, de confiance.

Ce spectacle est une ôde au théâtre, qui permet à la petite fille de faire du beau, du drôle avec du laid.

VERS UN ARTICLE

https://www.symanews.com/2019/05/21/lalalangue/?fbclid=IwAR2YqXgAql-Ho7OOZGz6Tu2w2xK_Rv_QlB3O1dzipG42

LA MISE EN SCÈNE



Je livre ici un conte très personnel, histoire qui m'est chère puisque la mienne. À aucun moment n'interviendra le larmoiement ou la catharsis. C'est plutôt un passé digéré dont il est question, livré avec beaucoup de distance et de second degré.

Le spectacle est ponctué de chansons de famille, de chansons de l'enfance, de chansons de messes, et de compositions personnelles.



BIOGRAPHIE

Frédérique Voruz débute sa carrière au Théâtre du Soleil, dirigé par Ariane Mnouchkine, avec qui elle participe à deux spectacles : Les Naufragés du Fol Espoir, et Macbeth de Shakespeare. Elle y apprend l'exigence du travail d'acteur et à être force de propositions.

Au cours de ces années, elle se forme au chant variété, elle compose et se produit lors de concerts dans les cafés théâtres et durant les festivals d'été. Elle co-crée Les Crieuses Publiques, spectacle de rue mis en scène par Mathieu Coblentz. Elle travaille aujourd'hui sur le spectacle Kanata, de Robert Lepage, créé au Théâtre du Soleil dans le cadre du festival d'automne 2018 à Paris.

Elle jouera prochainement dans Electre, de Simon Abkarian, mis en scène par Simon Abkarian, au Théâtre du Soleil, du 17 septembre au 28 octobre prochains.



Frédérique Voruz
Comédienne

06.21.27.17.75

fdrvoruz@gmail.com

<https://frederiquevoruz.wixsite.com/actrice>

<https://youtu.be/gAw245dqnAI>



Théâtre

- 2019 - *Electre*, de Simon Abkarian, mise en scène de **Simon Abkarian** (en cours).
- 2018/19 - Ecriture et interprétation du solo *Lalalangue – Prenez et mangez-en tous*, regard extérieur **Simon Abkarian** (en cours)
- 2016/19 - *Kanata*, mise en scène de **Robert Lepage**, compagnie Ex Machina (en cours).
- 2015/16 - *Les Crieuses Publiques*, mise en scène de **Mathieu Coblentz**, compagnie Les Lorialets.
- 2013/15 - *Macbeth*, de Shakespeare, mise en scène d'**Ariane Mnouchkine**, Théâtre du Soleil.
- 2009/13 - *Les Naufragés du Fol Espoir (Aurores)*, m. en sc. **Ariane Mnouchkine**, Théâtre du Soleil.

Fiction

- 2017 - « Comme des frères », réalisé par Romans Suarez-Paros et Frédérique Voruz.
- 2017 - « Vecteurs », réalisé par Thomas Le Calvez.
- 2017 - « Lola », réalisé par Valentine Spira.
- 2017 - « Le prix fort », réalisé par Pauline Collette & Jean Dauplain.
- 2017 - « Entre quatre murs », réalisé par Isaac Tarek.
- 2017 - « Question de point de vue », réalisé par Marie Delbecq.
- 2016 - « Jérôme et Manon », réalisé par Raphaëlle Chovin.

Télévision

- 2011/12 - *Les Naufragés du Fol Espoir*, réalisé par **Ariane Mnouchkine**, (ARTE).

Formation

- 2018 – 2019 - Stages « Jeu devant la caméra » Permis de Jouer, dirigés par **Régis Mardon**.
- 2016 - Stage Shakespeare, avec **Michael Corbidge** de la **Royal Shakespeare Company**.
- 2015/19 – Chant (Variété : ACP – Manufacture Chansons, Lyrique, Carnatique...)
- 2015/16 - Pratique de la danse traditionnelle indienne Therukoothu à Pondichery et à Paris.
- 2015 - Stages de danse contemporaine avec **Caroline Marcadé** et **Vincent Dupont**.
- 2012 - Stage de « Jeu d'acteur au cinéma » avec **René Féret**.
- 2008 - 2013 - Stages : Kyogen (avec la famille Shigeyama à l'ARTA), Clown, Masque comedia, mime.

Langues : Anglais : Courant, niveau C1 (BULATS) / Espagnol : Bon niveau oral

Divers : Ecriture, Composition, Concerts, Chants du monde, Escalade, Patin quad ; Permis B

ÉQUIPE DE CRÉATION



Regard extérieur : Simon Abkarian

Conseil artistique : Franck Pendino

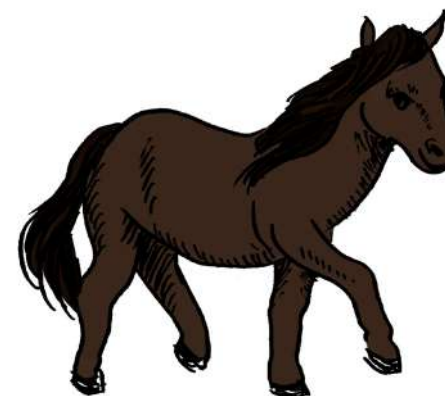
06.88.47.28.90

Création Lumière : Geoffroy Adragna

07.82.22.94.42

Création Son : Thérèse Spirli

06.38.17.95.84



CALENDRIER DE CRÉATION

17 juin 2018 : lecture publique à Saint Julien En Saint Alban (07), à la Chapelle Des Roberts.

Octobre 2018 : résidence à l'Annexe du train de vie, à Romainville (93).

19 octobre 2018 : restitution publique à l'Annexe du train de vie, à Romainville.

Avril 2019 : finalisation de la création (création son, lumière, travail du jeu).

Mars 2019 : premières représentations : les 7, 14 et 21 mai à l'Ogresse Théâtre, Paris.

Juin 2019 : Représentation au Théâtre du Soleil, Cartoucherie, Paris.

Du 13 au 17 novembre 2019, au Lavoir Moderne Parisien, Paris

29 janvier - 9 février 2020 : Représentations au Théâtre du Soleil, Cartoucherie, Paris



PRESSE

LALALANGUE

Tout commence avec un accident. Celui d'une mère qui, suite à une chute en montagne, se retrouve unijambiste et décide d'exhumer sa vengeance sur ses propres enfants. Cadette de cette grande fratrie, Frédérique Voruz a longtemps subi cet étrange châtimement maternel. Avec autant d'humour que d'amertume, elle nous le raconte via le prisme théâtral d'une séance chez le psy.

La lalangue c'est quoi ?

Drôle de titre pour une pièce, allez-vous dire, et pourtant "la lalangue" n'est pas un mot comique inventé par Frédérique Voruz pour agrémenter l'affiche de son spectacle. Ce drôle de néologisme a été créé par Lacan en 1971 comme concept psychanalytique véhiculant l'inconscient.

Si Frédérique Voruz utilise aujourd'hui ce vocable c'est tout simplement parce que la comédienne met en mots – et en scène – ces maux trop longtemps restés enfouis dans les arcanes de sa belle personne...

Une mère bourreau

Seule sur son plateau, Frédérique nous raconte une heure durant les incroyables divagations d'une mère bourreau. Accompagnée d'un projecteur et de vieilles diapos, la jeune comédienne déploie en images son univers familial et nous le détaille avec verve : au fil des phrases et des photos, on découvre une pelletée de frères et sœurs, des grands-mères qui se détestent, un père menteur et totalement à l'ouest, et puis surtout une mère – LA mère ! – aussi catholique qu'unijambiste.

Pétrie de haine et de rancœur, cette génitrice puritaine élève intentionnellement ses enfants dans un bouge insalubre en leur faisant subir les pires privations et humiliations : entre les repas de nourriture avariée, la tournée régulière des clochards et les insultes gratuites, le spectateur voit peu à peu se dessiner une véritable mère-fouettard aux instincts proches du sadisme.

Il faut savoir pardonner...

En dépit de ce comportement malveillant et vindicatif, la petite Frédérique accepte ce traitement et continue à se blottir contre le moignon de cette ogresse maternelle. De prime abord, un tel attachement pour ce grand corps malade peut paraître contradictoire, mais l'amour d'un enfant pour sa mère n'est-il pas souvent inconditionnel ?

À force de vivre dans cette acceptation du jugement maternel, du jugement de Dieu et même du jugement d'autrui, la jeune Frédérique s'est ainsi forgée un caractère fort mais dans la projection d'une vie fantasmée et l'attente de regards. Voilà certainement pourquoi la demoiselle a choisi d'être comédienne car un tel métier l'entraîne à se métamorphoser, à transformer son quotidien et à se donner en spectacle.

Bienvenue chez Ariane Mnouchkine

C'est donc très jeune que Frédérique Voruz a foulé les planches – et pas n'importe lesquelles ! – car elle a joué ses premiers rôles au sein du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine.

Après Macbeth et Les Naufragés du Fol Espoir, elle s'est distinguée cette année dans Kanata de Robert Lepage en interprétant une fabuleuse cocaïnomane. Avec Lalalangue, la comédienne passe de l'autre côté du miroir et s'implique personnellement dans la mise en scène.

Une conteuse hors-pair

De ce spectacle intime et sans artifice ressort une grande force verbale mais aussi mentale. Le sourire aux lèvres et le timbre moqueur, Frédérique Voruz nous plonge avec un subtil cynisme dans l'agonie de son enfance. Très complice avec son public, elle le promène de sa maison sale au divan de son psy en usant d'humour noir et d'autodérision.

La narration est frontale et véhémence, quant au texte, il est haletant et d'une suintante cruauté. En écoutant l'histoire vécue de Frédérique, on a l'impression d'entendre un conte de Grimm dans la lignée d'Hansel et Gretel où une mère hydre consume à petit feu ses pauvres enfants.

Il y a une belle puissance dans cette confession scénique. Il y a aussi de la peine un peu dissimulée et presque une envie de pardon...

En quittant la salle, on se dit que Frédérique Voruz est une conteuse magnifique et pourtant... elle n'a fait que dire la vérité !

De et par Frédérique Voruz

Sous le regard bienveillant de **Franck Pendino** et **Simon Abkarian**

Bravo à **Thérèse Spirli** au son et **Geoffroy Adrana** à la lumière !

Lien vers l'article :

<https://www.symanews.com/2019/05/21/lalalangue/>



[critiquetheatreclau.com](http://www.critiquetheatreclau.com)

Le théâtre sert à nous orienter, et c'est pourquoi, quand on en a compris l'usage, on ne peut plus se passer de cette boussole.
Alain Badiou

Lalalangue (Prenez et mangez-en tous) de et par Frédérique Voruz Sous le regard bienveillant de Simon Abkarian

20 Novembre 2019



Photo ANTOINE-AGOUDJIAN

Bouleversant, Drolatique, Époustouflant

*« Lalalangue : langue revisitée comme une musique
inconsciente à travers une pratique des enfant et de leur
mère. » Concept de Lacan*

Photo ANTOINE-AGOUDJIAN

Quel talent ! Frédérique Voruz nous émeut, nous chavire, nous amuse et nous interpelle.

Frédérique Voruz nous conte avec ferveur et humour l'histoire de son enfance dominée par une mère castratrice, catholique et unijambiste se vengeant de sa souffrance sur ses enfants.

Une mère préférant son chien à ses filles, une mère tyrannique...

Frédérique Voruz nous entraîne avec dynamisme et brio dans l'univers de cette famille où elle s'est construite envers et contre tous.

Sur scène un projecteur de diapo à l'aide duquel, Frédérique Voruz tout au long de ses confidences nous présente sa nombreuse fratrie, ses grands-mères ennemies, son père qui parlait aux arbres tous ces êtres gravissant autour de cette mère odieuse et avilissante.

Par intervalle, sa spy l'interrompt et la recadre avec grandiloquence.

C'est vivant, dynamique, transperçant sans jamais tomber dans le pathos.

Malgré la persécution maternelle, la petite fille se blottit contre le moignon de sa mère et se crée un monde à elle, un monde imaginaire...

Ne soyons pas étonnée qu'elle soit devenue cette comédienne talentueuse.

A travers ces mots profonds, magnifiques, parfois cyniques, le pardon est loin d'être absent.

Très beau moment de théâtre et merci à Frédéric Voruz que l'on a fort envie de revoir très vite sur les planches.

Claudine Arrazat

Lien vers l'article :

<http://www.critiquetheatreclau.com/2019/11/lalalangue-prenez-et-mangez-en-tous-de-et-par-frederique-voruz-sous-le-regard-bienveillant-de-simon-abkarian.html>

LALALANGUE, PRENEZ ET MANGEZ-ENTOUS,
de et par Frédérique Voruz. Théâtre du Soleil
(Cartoucherie de Vincennes, 12^e).
Du 29 janvier au 9 février 2020.

Ce n'est pas sa faute, il n'a pas demandé à être... », dit-elle, pour excuser le moustique, le chien infernal, le poivrot peu ragoutant, les parasites nombreux qui hantent la jungle domestique. Elle, c'est la mère qui n'a pas demandé à être unijambiste, un rocher d'escalade s'en est chargé. Le père en devenu fou à presque lier et se réfugie en incantations arboricoles, la mère s'est décidée à détester ses filles, parce que fille, donc jolie, affectueuse, voire punk. Hystériquement dévote, elle s'entiche de tout ce qui n'est pas sa propre famille, cultive une bruyante éthique de la crasse et du dépouillement, exerce une tyrannie qui serait désopilante si elle n'était pas aussi ravageuse. Comment résister à cette tornade, nauséabonde physiquement et mentalement, quand on est Frédérique, fille écartelée entre haine, dégoût et besoin viscéral de se faire aimer, surtout par le héros du Titanic, Leonardo Di Caprio ? Titanic, choix prédestiné... quand on n'est jamais loin de sombrer. Eh bien, on prend le parti de donner en spectacle cette gargantuesque folie ordinaire, d'insulter la divinité si présente dans la bouche maternelle et si absente dans le secours imploré. Alors, pour contrer la monstrueuse perversité de l'ogresse, point d'autre salut que

d'opter pour le jeu de l'actrice, pour le récit truculent sur cette smala délirante et ses errements.

Les diapositives projetées scandent la narration, noria des charmants bambins, sourires carnassiers de la mère, sur fond de sommets neigeux et de ciels radieux. Tandis que la psychanalyste prise à témoin ponctue chaque confession d'un mégot rageur et caustique. « Lalalangue »..., à force de pratiquer et de maîtriser, par le corps et les mots, cette langue propre à la famille, Frédérique Voruz trouvera le chemin d'une rédemption joyeusement mécréante, loin des péchés de sa mère et de l'atmosphère délétère des pieuses folies.

Par la variété hilarante de ses voix, par ses mimiques et sa gestuelle à la mesure de la démesure, elle compose en solo un véritable opéra en hommage à la force salvatrice du rire et du théâtre.

Lien vers l'article :

https://www.spectacles-selection.com/archives/theatre/fiche_thea_L/lalalangue-prenez-et-mangez-en-tous.html

théâtrorama

Le panorama du spectacle bien vivant



Lalalangue, prenez et mangez-en tous

Dany Toubiana novembre 16, 2019

Revue de famille

En psychanalyse lacanienne, la "Lalalangue" est le nom donné à tout le dictionnaire familial, celui qui regroupe les injonctions, les proverbes, les idées qui reviennent et toutes ces phrases qui emberlificotent la pensée et l'éducation des enfants. Tous ces mots dits par les adultes, pris au pied de la lettre par les enfants et dont le poids devient réalité.

"Il y a un mot pour chaque chose" disait la mère de Frédérique Voruz qui signe "Lalalangue, prenez et mangez-en tous". Et dans sa pièce, chaque mot claque comme une gifle, fait mouche et se déploie dans tous les sens, pour finalement laisser émerger la tendresse sous la roserie, les larmes sous les rires et la colère sous la dérision.

"Lalalangue" est l'histoire d'une mère. Tout commence par une escalade en montagne au-dessus des Calanques de Marseille. Le père en tête de la cordée, dévisse et entraîne dans sa chute son épouse qui se retrouve amputée de sa jambe gauche et perd les jumeaux qu'elle attendait. L'histoire devient alors celle du corps de cette mère unijambiste, emprisonnée dans ce corps souffrant et qui dit sur son lit d'hôpital : "Je me vengerai sur les enfants". Elle eut sept enfants, des filles pour la plupart alors qu'elle préférait les garçons.

En racontant sur la scène le drame avec distance et beaucoup de second degré, Frédérique Voruz permet de transformer cet accident en une scène initiale dont l'horreur ouvre les personnages principaux vers le mythe. Considérant ses enfants, ses chiens et autres objets vivants comme un prolongement d'elle-même, cette mère devient l'Ogresse des contes alors que le père écrasé par la culpabilité se dédie au piano et dialogue avec les arbres, comme un roi qui ne voudrait plus gouverner et se perd

dans son esprit . Au milieu de tout cela, les enfants imaginent toutes sortes de stratégies pour échapper à la jalousie et aux injonctions maternelles.



Prenez, ceci est mon corps...

Le corps de la mère devient un objet de répulsion et de fascination pour la petite fille. Un corps composé de deux parties : l'une permanente et l'autre substituable. Autour de cette jambe manquante, la mère se réfugie dans une jouissance catholique de martyre qui se prive de tout, visite les clochards et oblige ses filles à faire de même, sous le regard de Dieu qui a tout le monde à l'oeil.

Pour échapper aux rets de la folie familiale, la petite fille s'évade en rêvant aux bras de Leonardo Di Caprio ? Imaginer d'autres regards qui ne salissent pas, qui ne dévalorisent pas et développer surtout une attitude irrévérencieuse pour souligner chaque travers, écouter cette voix qui hurle à l'intérieur et construire cette volonté subversive qui échappe à la folie maternelle.

Le texte prend toute la place, il se fait murmure ou s'enfle jusqu'au cri, interpelle Jésus ou fait appel à Harry Potter et à ses pouvoirs, s'entrecoupe de berceuses enfantines ou de chansons de messes.

En opposition à ce texte dit avec une énergie de jeu qui ne se dément jamais, renforçant l'intimité, la scénographie se résume à une chaise et un appareil à diapositives. La projection des diapos découpe le texte en séquences où les confidences deviennent de plus en plus intimes. Déversée jusqu'au bout, du maelström de la colère surgit la reconnaissance de la fille à l'égard de la mère: une mère cabossée, enfermée jusqu'à la folie dans une souffrance dont elle n'a pas les mots. Les mots de la fille disent enfin la tendresse, les transmissions, l'apaisement qui ont trouvé un chemin. Osant rire des drames familiaux, elle transforme l'horreur et le laid, faisant de "sa mère la gargantuesque héroïne" de sa pièce, puisque tout est une question de regard.

Sans jamais se victimiser, ni larmoyer, dans un jeu d'actrice impétueux et précis, qui s'est forgé notamment auprès d'Ariane Mnouchkine et de Simon Abkarian – Frédérique Voruz nous emmène comme une tornade dans un passé désormais digéré. Elle aurait pu disparaître, mais en posant les faits les uns après les autres presque avec méthode, en utilisant l'humour comme un abrasif, elle fait de cette histoire émouvante et tumultueuse une ode à ce métier de comédienne qui lui a permis de se reconnaître et de s'ouvrir à une autre vision d'elle-même. Une vision qui rassemble les opposés, qui intègre la douleur et les rires, la dévotion et la renaissance.

Lien vers l'article :

<http://www.theatrorama.com/theatre-paris/theatres-parisiens/lalalangue-prenez-et-mangez-en-tous/>



photo : Antoine Agoudjian

THÉÂTRE. AU NOM DE LA MÈRE, DE LA FILLE...

Mercredi, 29 Janvier, 2020 | Gérald Rossi

Avec *Lalalangue*, Frédérique Voruz raconte son enfance. Entre souvenirs rugueux et gros éclats de rire. Une autobiographie pas ordinaire et savoureuse.

Il fallait oser. Frédérique Voruz l'a fait. Elle se met à nu devant les spectateurs, en paroles entendons-nous, pour raconter l'histoire... de sa mère. Et donc, par ricochet un peu beaucoup la sienne. La jeune comédienne que l'on a pu voir récemment dans *Électre*, de Simon Abkarian au Théâtre du Soleil, a choisi pour sa première création en solo d'écrire et d'interpréter une autobiographie qui commence dans les années bébé.

L'aventure débute même avant, dans les calanques de Marseille. Le père, qui sera toujours absent et qui désormais parle aux arbres, fait alors de l'alpinisme avec son épouse. Ils dévissent, tombent, lui s'en sort avec un bras cassé et elle se voit amputée d'une jambe. « *Je me vengerai sur les enfants* », aurait-elle déclaré sur son lit d'hôpital.

Elle voulait des garçons, et des filles sont nées. Aussi loin que remontent ses souvenirs, Frédérique ne retrouve qu'une mère sans doute aimante à sa façon, mais acariâtre, et, au fil du temps, confite en religion. Les enfants sont élevés dans des principes de pauvreté. On ne mange que du pain rassis pour toujours finir celui de la veille. On ne porte que des fringues élimées, pour être raccord avec la dèche, meilleur filon, paraît-il, pour gagner le paradis.

Frédérique étouffe, et c'est une psy qui, dit-elle entre deux éclats de rire, lui permet enfin de s'en sortir. Le chemin n'est pas facile pour la petite fille (puis la jeune personne) qui, comme refuge, rêvait de se faire enlever par Leonardo DiCaprio, et qui, sous la douche, se cachait un peu « *pour que Jésus ne vole pas (sa) zézette* ». Parce que tout, dans la famille, est ramené à la religion catholique, poussée dans ses recoins les plus poussiéreux.

Sur cette trame, avec trois fois rien et quelques méchantes diapositives projetées sur le mur, comme des souvenirs regardés en famille avant l'invention du numérique et des smartphones à tout faire, Frédérique Voruz déroule son aventure personnelle, « *tragique, mais hilarante* », dit-elle. Au-delà de ce récit sensible, à la limite du tragique mais follement drôle, *Lalalangue* qui, selon le jargon psychanalytique lacanien, évoque un dictionnaire ayant cours dans la seule famille concernée, est l'occasion de saluer un travail remarquable. Et une comédienne talentueuse.

Jusqu'au 9 février au Théâtre du Soleil, Cartoucherie de Vincennes, Paris 12 e ; tél. : 01 43 74 24 08.

Gérald Rossi

Lien vers l'article :

<https://www.humanite.fr/theatre-au-nom-de-la-mere-de-la-fille-683850v>

Lalalangue. Famille, je vous hais...

Théâtre

30 Janvier 2020

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



© Antoine Agoudjian

Nous avons tous, et certains plus que d'autres et avec plus de raisons, des comptes à régler avec ceux qui nous ont élevés. Surtout quand le malheur s'invite à notre table. Frédérique Voruz en fait un spectacle pour le mettre à distance.

Merci Seigneur, une image d'horreur

Elle les fait apparaître l'un après l'autre sur l'écran noir de ses cauchemars, ces photos de famille dont la neutralité et l'apparente bienveillance cachent les abîmes où ils ont été précipités. Un enfer dont Dieu est le Grand Ordonnateur, la puissance tutélaire, l'inspirateur. Véronique Voruz raconte la haine mutuelle de ses deux grand-mères, les séjours à l'église deux fois par semaine à chanter l'amour de Dieu quand on n'en pense pas un mot, la foi ardente et rigoriste qui dévore la mère et les excès qu'elle engendre : une « charité » qui fait de la maison un repaire de clochards, sales, puants, pétants qui font peur aux enfants, une vie rétrécie pour se vivre pauvre parmi les pauvres, en habits usés et sans charme dans un décor de rebut, acheté d'occasion dans les dépotoirs de la société quand la famille, d'origine bourgeoise, pourrait vivre à son aise. Un long calvaire – Jésus encore – où la foi n'est d'aucun secours, bien au contraire, et où le Créateur est l'instigateur de tous les maux et non leur solution.

Véronique Voruz dit sa différence d'avec les enfants de son âge, l'absence d'amis, la honte, la solitude, l'impossibilité d'être elle-même avec cette mère qui la dévore et la rejette, qui interdit toute caresse, brise tout élan, annihile toute velléité de révolte, et ne voit la vie qu'à travers le châtiment et la flagellation qu'elle s'inflige à elle-même comme elle l'inflige aux autres. Il y a du désarroi, de l'errance et du désespoir dans ce cul de basse-fosse où la famille s'engluie et où les enfants, les uns après les autres, n'ont qu'une idée : fuir dès que possible. Une silhouette cependant hante les lieux – on ne la connaît que par l'évocation qu'en fait Véronique Voruz, voix de rogome et clope au bec qu'elle éteint nerveusement après avoir lâché une vérité éclairante. La « psy » détient les clés pour ouvrir ces portes cadénassées, pour laisser entrer l'air. Mais pour cela vingt ans sont nécessaires, à se débattre, à mettre bout à bout des victoires insignifiantes, des petits « non », des passer outre, pour comprendre qu'on est capable de marcher seul sans croire qu'on va tomber.

Une famille pour toutes les autres

Ce que raconte Véronique Voruz est, à des degrés divers, ce que vivent bien des familles. Même si les difficultés restent le plus souvent masquées, du registre du non-dit, si elles n'atteignent pas ce paroxysme, elles pèsent longtemps et nous faisons souvent, pour ne pas dire toujours, à notre corps défendant, le malheur de nos proches, infligeant des blessures plus ou moins volontaires issues de nos propres blessures. Le malheur, qu'il résulte d'une volonté de puissance, d'un rejet, d'une perte, d'un exil ou du désamour structure notre vie. Les épreuves nous construisent en nous obligeant à prendre position. Mieux, surmontées, elles nous disent ce que nous devons aux nôtres car leurs valeurs ou leurs façons d'être ont forgé notre armature, dessiné notre silhouette. Nous sommes aussi, inversé ou pas, leur reflet. Et la « lalalangue », ce code propre à chaque famille, ces petits mots qui n'appartiennent qu'à notre communauté, ce corpus de phrases qui n'a de sens que pour nous sont une partie constitutive de notre être.

Mettre à distance, l'essence du théâtre

Cette leçon, apprise dans la violence qui transpire dans cette évocation où la frontière entre le mal et le bien devient floue et cède la place à la douleur du parcours masochiste et sadique de la mère, et aux dégâts qu'elle occasionne pour l'ensemble de la famille, Véronique Voruz choisit d'en rire et de nous en faire rire. On chemine sur un fil ténu entre l'insupportable et le cocasse, mais jamais Véronique Voruz ne cède au pathos. L'humour est la politesse du désespoir, mais aussi son remède. Elle chausonne sur le moignon, s'extasie sur sa douceur et sa rondeur. Elle se débat aussi, grimace sous les coups, renâcle, s'agite sans relâche pour sortir du carcan. Son évocation de la voix sèche et haut perchée de la mère, les stratégies qu'elle déploie en usant de son infirmité, les gromelots indistincts et fuyants du père, l'outrance volontaire qu'elle met à dépeindre chacun, cette manière de les mettre en scène pour les mettre à distance, pour pouvoir vivre et se vivre à côté d'eux est théâtre Tout d'ambivalence, mais théâtre cependant. Au bout du chemin, c'est bien le théâtre qui est la thérapie ultime, la conséquence et la réponse à ce que la comédienne a vécu. Dans ce spectacle attachant qui raconte l'expérience d'une vie et de toutes les vies, « le monde est un théâtre et tous, hommes et femmes, n'en sont que des acteurs... »

Lalalangue de et par **Frédérique Voruz**

Regard extérieur : Simon Abkarian

Conseil artistique : Franck Pendino

Création Lumière : Geoffroy Adragna

Création Son : Thérèse Spirli

Théâtre du Soleil

Du 29 janvier au 9 février 2020, à 20h

Cartoucherie de Vincennes, Route du Champ de Manœuvre – 75012 Paris

Navettes à partir du métro Château de Vincennes (sortie n° 6)

Tél. 01 43 74 24 08. Site : www.theatre-du-soleil.fr



Lien vers l'article :

<http://www.arts-chipels.fr/2020/01/lalalangue.famille-je-vous-hais.html>

Lien vers la vidéo :

https://www.youtube.com/watch?v=gAw245dqnAl&feature=emb_logo



Lalalangue – Prenez et mangez-en tous, une revue familiale, de et par Frédérique Voruz.

Lalalangue – Prenez et mangez-en tous, une revue familiale, de et par Frédérique Voruz, sous le regard bienveillant de Simon Abkarian.

Cette histoire est à elle seule un mythe, singulière mais universelle, tragique mais joyeuse. Elle raconte comment une enfant s'est protégée de la folie maternelle, et les stratégies alors mises en oeuvre par la fillette pour « résister » jusqu'à sa majorité. Le choix de la survie – la distance, le recul, la mise en perspective – invite l'humour, l'ironie, le comique, le jeu des figurations et des métamorphoses qu'on s'octroie.

Vivre, sous le regard maternel, et vouloir s'en défaire enfin pour être soi-même. L'occasion d'une ouverture à la création personnelle qui transcende un milieu hostile. L'histoire de Lalalangue est l'histoire d'une mère, d'un corps familial à la fillette et caractéristique – unijambiste – car la mère, passionnée de montagne et d'escalade, a perdu sa jambe gauche lors d'un accident dans les Calanques de Marseille. En guise de conclusion, elle dira sur son lit d'hôpital : « Je me vengerai sur les enfants. »

Les figures qui accompagnent l'enfance de l'auteure, narratrice et personnage – la fille –, sont toutes plutôt folles, violentes, inattendues, improbables et extraordinaires. Le conte cruel finit bien, en dépit de tout, avec des parents dignes de la famille inquiétante du Petit-Poucet et qui n'aurait pas le projet conscient de faire le mal. La toute-puissance maternelle est souvent à l'honneur dans les contes de fées, via le personnage mythique de l'ogre et l'ogresse, mangeurs d'enfants – détestés, honnis. L'enfant n'en éprouve pas moins de la jubilation, quand lui est racontée cette histoire terrifiante, qui reflète l'effroi d'être mangé et de se sentir disparaître dans le monstre. Lalalangue – Prenez et mangez-en tous – est une histoire de famille, la « lalalangue » étant en psychanalyse lacanienne le nom du

dictionnaire familial, un ensemble de mots qui ne veulent dire quelque chose que pour une famille donnée. Pour la mère – recluse dans un monde d'obsessions et de fixations –, et pour tous, les mots ont leur poids, aptes à imaginer un autre univers, à devenir fiction et à faire réalité aussi car les choses portent un nom qui les désigne précisément, répète-t-on. Le plaisir maternel – empêqueur de tourner en rond et grand casseur de joie et d'ambiance – consiste ainsi à empêcher l'expression du désir et du plaisir enfantins.

La Mère nécessairement, de par sa posture originelle, quant à son enfant, représente et illustre la puissance – une séduction exercée – qui pare au danger.

Pour l'enfant, le monde n'est que maternel, provoquant des perceptions directes. Or – psychanalyse pour les nuls –, pour que celui-ci trouve sa place dans le monde, il faut qu'il soit exclu de la sphère originelle, déjà chassé du paradis utérin pour exister. Est conseillé à la mère de considérer l'enfant comme un être distinct d'elle-même et d'accepter en conséquence qu'il soit un autre, hors d'elle, séparé symboliquement. Un projet impossible car même si l'enfant est « détaché » physiquement, il n'est pas considéré par la mère comme un autre, il continue de faire partie d'elle, croit-elle. La mère de Frédérique Voruz encore considérait ses enfants – sept –, ses chiens et autres exclus vivants comme faisant partie d'elle, comme des extensions de son corps. Une mère réfugiée dans une jouissance chrétienne de martyre, qui se privait de tout, emmenait ses filles visiter les malheureux, sûre

que Dieu les regardait d'en haut. La petite-fille est prise dans les rets de la folie de ses parents dont cette mère « abusive ». Elle s'en sort en se racontant des histoires et en faisant appel à une psychanalyste à laquelle l'interprète doit son salut, « raccrochée » enfin à la vie. Un passé accepté en tant que tel, livré avec beaucoup de distance et de second degré. La comédienne chante juste, de sa belle voix posée, des chansons de famille, des chansons d'enfance, des chants d'église et des compositions personnelles. La scénographie est élémentaire et épurée : une chaise, un projecteur à diapositives qui égraine tout le long de la représentation les photos de famille qui ponctuent le récit, créant intimité et confiance avec le public acquis à la cause enfantine. Or, pour qu'il y ait théâtre, il fallait un rendez-vous honoré avec la transcendance et les métamorphoses de l'interprète, ce que celle-ci réussit merveilleusement, n'en finissant pas de peupler ce monde enfantin de silhouettes improbables et côtoyées. Mère claudicante ménageant son « moignon » que veut faire sien la fillette ; père refermé sur l'imaginaire, peu éloquent, dialoguant avec les éléments et les arbres. Soeur aînée « punk » qui trouve assez vite les voies de la liberté en fuyant la maison. Saleté, insanité, enfermement et réclusion, les enfants subissent une maltraitance confuse et constante – peu d'affection, place disproportionnée accordée aux animaux – les chiens –, et à tous les laissés-pour-compte que la Mère protège.

Mais la puissance de vivre de la comédienne est hors-norme : elle se décide à faire du théâtre son métier et sa raison de vivre, moqueuse, désinvolte et irrévérencieuse. L'opposition subversive, la mise à distance, a fabriqué une identité, une existence. L'actrice fait feu de tout bois, s'amuse des travers, des défauts et des obsessions de la Coupable, la rejetant puis la rattrapant, compatissante et protectrice à son tour. Dansant, virevoltant, puis prenant assise sur une chaise, une jambe repliée rappelant la mère handicapée, la fillette éternelle irradie la scène de la lumière qu'elle recèle.

Véronique Hotte

Lien vers l'article :

<https://hottellotheatre.wordpress.com/2020/02/03/lalalangue-prenez-et-mangez-en-tous-une-revue-familiale-de-et-par-frederique-voruz/>

Lalalangue, l'art du witz de Frédérique Voruz au Théâtre du soleil

Sous les hospices de **Ariane Mnouchkine**, mise en scène par Simon Abkarian, le seul en scène autobiographique de Frédérique Voruz est une double invitation au théâtre et à la psychanalyse. La comédienne avec un humour d'autodérision aguerri captive son public.

La Lalalangue est le nom néologisme donné par le psychanalyste Jacques Lacan au dictionnaire familial. La Lalalangue est un ensemble de mots qui ne veulent dire quelque chose que pour une famille donnée. Frédérique Voruz a consulté une psychanalyste lacanienne durant plusieurs années. Elle en a conçu le texte de son spectacle.

Il n'est jamais trop tard pour avoir eu une enfance heureuse. Cette aporie pourrait être l'argument de la pièce. La comédienne nous raconte son enfance rythmée par des diapos familiales authentiques. Nous sommes des amis qui poliment s'intéressent aux photos de mariage ou de vacances de cette famille qui nous aurait invités. Mais très vite l'histoire nous passionne car Frédérique Voruz est une héroïne. Elle tient le journal de ses séances passées de psychanalyse et affronte la réalité au delà des facilités et convenances. Son histoire est avant tout l'histoire de sa mère. Tout commence par une enfance sous la protection menaçante d'une mère sadisante qui ayant perdu sa jambe gauche lors d'un accident de montagne dira sur son lit d'hôpital : « je me vengerai sur les enfants ». Tout finit par elle, cette mère encore, mais cette fois dans une réconciliation attendrissante. Entre temps nous aurons traversé une enfance et une adolescence compliquées et contraintes, quelques traumas aussi. La comédienne toute en alacrité aura mené enquête autour d'un fait divers étalé sur 20 ans, autour de la maltraitance éducative d'une fratrie biberonnée aux névroses parentales. Méthodique, elle ouvre chapitre après chapitre comme on tient l'inventaire des chefs d'accusation, avec, au centre le corps d'un mère unijambiste.

L'affaire est une tragédie, la chronique du destin qui s'abat sur une famille sous le regard indifférent de leur Jésus-Christ miséricordieux. Elle est aussi une magnifique apologie illustrée de la psychanalyse. Les psychanalystes, encore eux, voudront certainement savoir si la pièce est une énième séance, celle qui n'aura jamais lieu, une séance rêvée par la patiente au cours de laquelle elle s'autorise à montrer les photos de famille. Les mêmes psychanalystes voudront savoir si la psychanalyste de Frédérique est venue assister au spectacle, si elle a vu les photos; ou si la pièce n'est que le reste d'une analyse réussie, l'énergie libérée par l'entropie de l'analyse, ou une sublimation rendue enfin possible. Loin des ces coupages de cheveux en quatre, les spectateurs auront été envahis d'émotion par un texte radicalement juste et émouvant. Ils auront découvert une comédienne belle et rayonnante, à l'énergie débordante et à l'humour d'autodérision délicieux, au witz édifiant et efficace.

Frédérique Voruz parle d'elle avec tant de sincérité et de générosité qu'elle parle aussi de chacun de nous. Son théâtre, dans un compagnonnage avec Simon Abkarian est profondément humain.

LALALANGUE

Prenez et mangez-en tous

Au **Théâtre du Soleil**

du 29 janvier au 09 février 2020

De et par Frédérique Voruz

Mise en scène Simon Abkarian

Crédit Photos ©Antoine Agoudian

Infos pratiques

Date de début*:

04 février 2020

Date de fin:

09 février 2020

(*): Consulter notre agenda pour plus de détails

Partager cet article avec vos amis

Association Arsène Studio Théâtre (STS)

theatre_de_la_cartoucherie

Lalalangue Prenez et mangez-en tous de Frédérique Voruz

Critiques / Théâtre Lalalangue Prenez et mangez-en tous de Frédérique Voruz par Gilles Costaz
La belle vengeance théâtrale d'une enfant blessée Evitez d'avoir une mère alpiniste ! Surtout, quand celle-ci, en compagnie de son mari, dévisse dans les rochers de Cassis, perd une jambe dans l'accident et décide de se venger, sa vie durant, sur ses enfants. Pour faire face à la dureté d'une mère (qui se croit bonne en adorant Dieu et en se passionnant pour un misérable chanteur catholique), une seule réplique possible : le seul en scène vengeur. C'est que fait Frédérique Voruz, comédienne du Soleil, qui, là, se produit sans autre partenaire qu'une tournette de diapositives où se racontent les étapes douloureuses de son passé. Une seule réponse donc : le monologue furibond, mais dans la drôlerie, l'envie de vivre et de rire, la victoire de David contre Goliath.

Avec une mère pareille, oppressante, intolérante, égarée, on est chez les fous. La jeune Frédérique fait, d'une certaine façon, une psychanalyse - d'ailleurs, le titre Lalalangue reprend une formule de Lacan. La comédienne s'empare de cette démenche quotidienne pour en tirer un récit picaresque et saignant. C'est féroce, à la mesure des blessures infligées. Dans un rythme soutenu et selon les variantes d'un jeu musclé, malicieusement réglé par Simon Abkarian lui-même, Frédérique Voruz prend, sans solennité et dans une truculence dadaïste, la défense de tous les enfants humiliés. Cette réponse de la bergère à son bourreau surclasse tant de one woman shows qui trichent sur le feu de la colère. Ici, la flamme est violente mais noble.

Lalalangue Prenez et mangez-en tous, « une revue familiale » de et avec Frédérique Voruz, « sous le regard bienveillant » de Simon Abkarian. Conseil artistique de Franck Pendino, création lumière Geoffroy Adragna, création son de Thérèse Spirli. Présenté par la Compagnie Aléthéia

Théâtre du Soleil, tél. : 01 43 74 24 08, jusqu'au 9 février. (Durée : 1 h 15).

Photo DR.

Lien vers l'article :

<https://www.webtheatre.fr/Lalalangue-Prenez-et-mangez-en>

Lien vers l'article :

<https://toutelaculture.com/spectacles/theatre/lalalangue-lart-du-witz-de-frederique-voruz-au-theatre-du-soleil/>